

la province. Après cette action, il reçut la charge de légat de la Palestine, afin de prévenir une nouvelle révolte. L'auteur repousse l'opinion de M. J. Carcopino qui, partant du surnom d' „homme de Qwrnin" attribué à Lusius par un auteur antique conservé dans une traduction arabe, croit que le prince maure eût contribué aussi à la répression de la révolte des Juifs de Cyrène.

Lusius Quietus était arrivé, par ses mérites, à une telle renommée, que des bruits populaires le désignaient comme successeur au trône. Bien que ces bruits n'eussent aucun fondement réel, ils n'ont pas été pour rien dans la fin tragique du héros. Après la mort de Trajan, Lusius se trouva en proie aux haines provoquées par sa carrière brillante qui contrastait avec son origine barbare. Hadrien, le nouvel empereur, le destitua de sa charge de gouverneur de Palestine et le sépara de ses Maures, qui furent envoyés probablement en Dacie. Lusius, sans emploi et sans garde personnelle, se rendit probablement à Rome, pour prendre sa place dans le Sénat. Mais, mis sous la fausse accusation de complot contre l'empereur, il fut tué par les hommes d'Acilius Attianus, préfet du prétoire. Comme la même fin arriva aux autres collaborateurs principaux de Trajan, la simple antipathie causée par son origine pérégrine ne suffit pas à expliquer la mort de Quietus. D'après la juste conclusion de l'auteur, les motifs étaient bien plus profonds. C'était la diamétrale opposition entre la politique offensive de Trajan et les tendances pacifiques de son successeur. Celui-ci se voyait dans la nécessité de se débarrasser des personnages guerriers et chargés de gloire comme Lusius, inutiles dans un empire résolu à la paix et qui pouvaient devenir dangereux par leurs ambitions et par leur prestige.

L'ouvrage de M. A. Iordănescu constitue une contribution des plus méritoires à l'histoire du règne de Trajan.

R. Vulpe

KRÄNDJALOV, D., *Valovetë vâ Dobrudža i Bessarabija i prabŭlgarskata teorija ; istoričesko izledvane (Les vallums de Dobroudja et de Bessarabie et la théorie prabulgarie ; étude historique)*, Sofia 1943, 167 pp., 7 planches et 4 cartes hors-texte. Résumé français aux pp. 159—162. Tirage à part de *Godišnik—Annuaire de l'Université Saint Clément d'Ochride à Sofia, Faculté historico-philologique*, XXXIX (1942—1943).

M. D. Krändjalov, auteur de plusieurs ouvrages philologiques et historiques, est un ancien étudiant de l'Université de Iași. C'est ce qui explique sa familiarité avec les questions d'histoire roumaine, dont une des plus difficiles est traitée dans ce livre.

C'est le problème des vallums de la Dobroudja et de la Bessarabie, qui n'a pas encore reçu une solution définitive. Le livre de M. D. Krändjalov a pour but de discuter une des solutions proposées pour ces fortifications antiques : c'est la théorie de leur origine protobulgare. L'expression „prabulgarie", employée par l'auteur, même dans son texte français, nous paraît trop spécifiquement slave pour l'imposer à une des langues de circulation universelle. Son meilleur équivalent serait l'„urbulgarisch" allemand, mais en français le terme le plus commode pour exprimer la même idée est celui de „protobulgare". Il s'agit des anciens Bulgares, sous leur aspect touranien, au moment où, émigrants des steppes eurasiatiques, ils s'établissaient dans les Balkans en maîtres de la population slave locale qui devait finir plus tard par les dénationaliser. C'est à ces Protobulgares qu'on a essayé d'attribuer, en total ou partiellement, les vallums des régions mentionnées. Outre quelques auteurs étran-

gers, comme le Hongrois Geza Fehér, presque tous les savants bulgares ont adopté cette théorie. Ce n'est que B. Filow qui la repousse, suivi maintenant par M. D. Krändjalov.

L'auteur commence par discuter le nom *troian* (=vallum), très répandu en roumain et dans les langues slaves balkaniques. Ce nom, qui remonte à celui de l'empereur Trajan, a un sens trop général pour pouvoir compter dans la question de l'origine des vallums de Roumanie.

On passe à la description des vallums discutés, à savoir les trois remparts de la Dobroudja, situés entre Cernavoda et Constantza, les deux barrages transversaux de Bessarabie entre le Prut et le Dniester, le vallum des Serpents sur la berge du liman du Dniester, près de Cetatea Albă et les petits vallums de Soloneț et de Jora-de-Sus sur le Dniester. La description est empruntée aux archéologues qui ont fait des recherches sur place, comme C. Schuchhardt, Gr. Tocilescu, C. Uhlig, etc.

Suit une analyse des opinions concernant l'origine de ces vallums (pp. 28—54). L'auteur utilise une bibliographie abondante. Mais nous avons la surprise de ne pas voir mentionnées, dans ce chapitre, nos considérations sur les vallums de la Dobroudja, bien que publiées dans un ouvrage (*Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938, p. 371 sq.) auquel M. D. Krändjalov fait ailleurs l'honneur de l'utiliser pour des informations de caractère secondaire. C'est probablement une omission involontaire, car nous ne croyons pas qu'un investigateur si impartial eût trouvé hors de tout intérêt des opinions comme celles qui tendent à attribuer le vallum en pierre à Anastase et le grand vallum en terre au règne de Théodose II.

Le quatrième chapitre (pp. 54—55) est consacré à l'exposé des diverses théories sur l'origine des vallums de Dobroudja et de Bessarabie. Après avoir présenté l'opinion de M. K. Schkorpil, la plus ancienne de la catégorie et celle plus récente de M. Geza Fehér, l'auteur passe en examen les principales sources portées à l'appui de ces théories, comme les *Responsa* du pape Nicolas Ier au prince Boris, les notes du récit du prophète Isaïe, les renseignements de l'écrivain arabe Al Maçoudi, ceux des écrivains byzantins Théophanès et Nicéphore le Patriarche, ainsi que les informations concernant les fortifications connues de l'histoire des anciens Bulgares.

M. D. Krändjalov rejette tous les arguments qui reposent sur ces sources ou sur la position topographique des vallums en discussion. Pour accepter l'argument topographique, — dit-il, — on devrait prouver au préalable que l'origine de tous ces vallums ne remonte pas à une époque antérieure à l'installation des Bulgares. D'autre part, des vallums qu'on attribuait aux Protobulgares, en Bulgarie occidentale et en Valachie orientale, n'existent pas en réalité. Puis, il n'est pas prouvé que les Protobulgares fortifiaient par des vallums les frontières de leur territoire. Quant aux fortifications semblables mentionnées par Al Maçoudi, au Nord de la Mer Noire, elles doivent être rapportées aux Chazares. Les *Responsa* du pape Nicolas Ier, ainsi que les textes de Théophanès et de Nicéphore, ne contiennent aucune allusion à des vallums bulgares. L'affirmation écrite dans la *Skazanië* d'Isaïe, d'après laquelle Ispërîch aurait élevé un mur en pierre à travers la Dobroudja au moment où furent bâties les villes d'Aboba Pliska et de Drâster (Silistra), est aussi légendaire et inexacte que toutes les autres informations naïves dont ce livre fourmille. Le mur en pierre situé entre Cernavoda et Constantza est indubitablement romain. Quant au petit vallum en terre,

il est orienté vers le Sud, donc sans aucun sens pour les Protobulgares installés dans les Balkans.

Le cinquième chapitre s'occupe de la civilisation des *Bulgares* de la Volga et de leurs fortifications. Il est sûr que ces Bulgares n'ont pas l'habitude d'entourer leur territoire de vallums. Quant à l'analogie avec le mur chinois, produite par M. K. Schkorpil pour démontrer l'existence d'une tradition innée chez les peuples asiatiques de construire des fortifications de frontière, elle est repoussée, à juste raison, par M. D. Krândjalov, comme tout à fait inacceptable. On trouve des vallums, en diverses parties de la Russie, mais l'on ne peut pas les attribuer aux Protobulgares. Certains de ces travaux sont russes et datent du XVII^e et même du XVIII^e siècles.

Après avoir démontré le manque de fondement de la théorie protobulgare au sujet des vallums de la Dobroudja et de la Bessarabie, l'auteur, dans le septième et le huitième chapitres (pp. 113—148), passe à l'exposé de sa propre opinion, qui est en faveur de l'origine romaine de tous ces travaux de fortification. Il passe en revue les *limes* romains de toutes les provinces de l'empire, depuis l'Afrique du Nord et depuis l'Écosse jusqu'au Rhin et au Danube, en constatant des analogies techniques avec les vallums de Roumanie. On constate qu'il n'est pas besoin de se limiter aux Protobulgares pour expliquer la berme qui caractérise un de ces vallums. L'auteur s'arrête plus longuement sur la domination romaine dans la Péninsule Balkanique et au Nord du Danube inférieur, en insistant sur les efforts continuels que les Romains y firent dans le but d'une défense efficace.

Dans le neuvième chapitre, il démontre, contre les affirmations de certains savants bulgares, comme M. St. Mladenov, que les éléments toponymiques *Cahul* et *Cogâlnic*, de la Bessarabie méridionale, n'ont rien à faire avec le nom *Ὀγλος* du territoire que les Protobulgares avaient provisoirement occupé, dans la même région, au VII^e siècle.

L'ouvrage se termine par une utile recapitulation de la discussion sur la théorie protobulgare au sujet des vallums nord-danubiens et de la plaidoirie de l'auteur pour l'origine romaine de ces lignes de défense. Selon M. D. Krândjalov, le vallum de la Valachie (*Brazda lui Novac*) fut construit entre l'an 6 et l'an 46 après J.—C., celui de Galatz (entre Șerbești et Tulucești), avec le secteur occidental du vallum inférieur de la Bessarabie (Vadul lui Isac—Bolgrad), aussitôt après l'an 46, ses prolongements vers l'Est (entre Bolgrad et le liman Conduc) quelques années plus tard et, enfin, le vallum supérieur (Ieova-Copanca), avec celui de Jora-de-Sus sur le Dniester, entre les années 57 et 67 après J.—C. Pour le grand vallum en terre de la Dobroudja, il envisage l'époque de Domitien. Le mur parallèle en pierre serait élevé par Constantin le Grand. Quant au petit vallum en terre, il serait antérieur à l'époque romaine.

Par la critique judicieuse et objective de la théorie protobulgare, ainsi que par sa riche information bibliographique, l'ouvrage de M. D. Krândjalov représente une contribution utile à la question des vallums de Roumanie. En attribuant, en principe, une origine romaine à la plupart de ces vallums, il se trouve aussi sur une bonne voie. Mais nous ne saurions accepter les précisions chronologiques qu'il propose et qui ne s'appuient que sur des conjectures insuffisamment soutenues.

Pour dater les vallums de la Dobroudja, qui ne représentent pas des travaux auxiliaires, mais des essais d'abrégé le *limes* danubien même, il faut se

rapporter à des moments où les Romains ont abandonné la ligne du Danube en aval de Cernavoda. Or, on chercherait en vain ces moments avant la fin du IV^e siècle. Ni Domitien, ni Hadrien et d'autant moins Constantin le Grand, n'ont pas un instant eu l'idée de renoncer à la défense du cours inférieur du Danube. C'est à peine au V^e siècle, quand les Huns possédaient des têtes de pont dans la Dobroudja septentrionale, comme Carsium et Noviodunum et au début du VI^e siècle, quand des bandes slaves étaient installées dans les anciens bourgs romains, comme à Ulmetum, que l'empire se vit forcé de recourir à une solution semblable. C'est alors, à peine, qu'on a pu concevoir l'idée d'un *limes* artificiel entre Axiopolis et Tomis, comme un remède palliatif à une situation désespérée. Ce sont les Huns, peut-être, qui ont suggéré cette solution, en essayant de construire le petit vallum en terre, le plus ancien, qui, orienté vers le Sud, ne peut représenter qu'une œuvre barbare qu'il n'est pas aisé d'attribuer à une époque préromaine. Dans ses efforts de contenir la pression hunne, Théodose II aura commencé la construction du grand vallum en terre. Anastase, enfin, le premier empereur qui cherche à réorganiser la défense de l'empire après la crise du V^e siècle, a dû faire bâtir le mur en pierre, analogue à son autre mur de la banlieue de Constantinople.

Il faudra rabaisser aussi la date des vallums élevés au Nord du fleuve dont le caractère défensif est moins accentué. Dépourvus de camps, de tours et de tout ouvrage annexe, ces remparts à fossés de la Valachie, de la Moldavie et de la Bessarabie méridionales n'avaient pas le rôle d'un vrai *limes*, mais celui d'un obstacle préventif, servant à ralentir l'impétuosité de l'agresseur et donner aux troupes du Danube le minimum de temps nécessaire pour préparer leur réaction. Au premier siècle, quand les Romains étaient imbus d'esprit offensif et quand la protection du *limes* était assurée par un vaste système d'états vassaux organisé dans le monde barbare, la nécessité des obstacles similaires n'était pas sentie. Par contre, après Aurélien, quand la frontière de l'empire fut définitivement ramenée sur le Danube et quand les circonstances ne permettaient plus de s'appuyer sur la fidélité des populations vassales, les troupes romaines étaient obligées d'organiser, par leurs propres moyens, une zone de couverture sur la rive gauche du fleuve, afin de se mettre à l'abri des surprises. C'est pour ces motifs qu'on ne saurait accepter les dates proposées par M. D. Krândjalov et que nous devons reviser les conclusions de V. Pârvaș et revenir sur nos propres opinions en ce qui concerne le rapport des vallums valaco-moldo-bessarabiens avec les étapes de la pénétration romaine au Nord du Danube avant Trajan. Le IV^e siècle, qui est celui de l'organisation la plus minutieuse de la défense romaine sur ce fleuve, par l'œuvre de Dioclétien et de Galère, de Constantin le Grand, de Constance II et de Valens, est aussi l'époque la plus indiquée pour expliquer la construction de la plupart des vallums transdanubiens à l'Est des Carpates. Ce point de vue vient d'être confirmé, en ce qui concerne le long vallum de Valachie (*Brazda lui Novac*), par la découverte de M. D. Tudor, qui constata, près de la gare de Costești, au Sud de Pitești, que ce vallum passe au-dessus du *limes transalutanus* élevé au début du III^e siècle. Partant de cette constatation, M. D. Tudor attribue la construction de *Brazda lui Novac* à Constantin le Grand. À la même époque, sans pouvoir préciser davantage, nous croyons qu'il faut dater le vallum inférieur de la Bessarabie (*Vadul lui Isac-Bolgrad-Catlabug-Conduc*), qui se trouve dans une situation analogue, comme obstacle protecteur du *limes* danubien. Toujours au IV^e siècle est à

dater le vallum demi-circulaire de Galatz (Șerbești-Tulucești), destiné à assurer une tête de pont entre les embouchures du Sêret et du Prut.

Quant aux autres travaux similaires de Moldavie et de Bessarabie, leur origine romaine ne nous paraît pas probable. Le vallum de la Moldavie intérieure, entre Adjud (sur le Sêret) et Foltești (sur le Prut, relativement près du Danube), d'un travail inachevé, correspond très bien à ce rempart que les Goths d'Athanarich avaient commencé à élever en hâte, entre la berge du *Gerasus* et le Danube, mais que, chassés par les Huns, ils durent abandonner avant de terminer (Ammien Marcellin, XXXI, 3, 7). Le vallum supérieur de la Bessarabie (Ieova-Chircăești), situé trop loin du Danube et présentant des décaissements stratégiques élémentaires, doit être attribué plutôt à un peuple barbare du Bugeac, comme les Goths, les Avars, les Protobulgares, etc., en guise de défense du côté de la région boisée de la Bessarabie centrale. À la suite d'une enquête sur place, que nous avons eu l'occasion de faire pendant l'été de 1943, nous n'inclinons plus à soutenir l'idée de L. Homo qui attribuait cette ligne de barrage à Hadrien. Le vallum des Serpents, sur le liman du Dniester, passe au-dessus des débris de la cité de Tyras et des autres établissements gréco-romains de la région; il faut donc le dater après le début du II^e siècle, en liaison peut-être avec les Goths. Le vallum du Prut, un pauvre sillon à peine visible par certains endroits, tracé sur la berge gauche de la rivière, entre Mingir-Voinești et Zărnești, est postérieur au vallum méridional de la Bessarabie et dépourvu de tout caractère romain. D'ailleurs, M. D. Krândjalov le considère comme un ouvrage russe moderne (p. 148). Enfin, les remparts de Soloneț et de Jora-de-Sus font partie de cette série de travaux de raccourcissement de la ligne sinueuse du Dniester, qui se trouvent sur tout le cours moyen du fleuve, depuis Hotin jusqu'au Sud de Soroca. Faute de renseignements archéologiques plus précis, on pourrait les rapporter aussi bien à l'époque des invasions qu'à l'époque de la principauté moldave, mais nullement aux Romains. L'auteur parle aussi de deux „castra romains” situés à environ 200 km. au Nord de Tighina; il tente même de les dater au I^{er} siècle après J. C. Il ne s'appuie pas sur des observations directes, mais sur les données fournies par M. C. Uhlig, qui les a puisées à son tour dans les cartes russes du XIX^e siècle. Selon ces données (*Praehist. Zeitschr.*, XIX, 1928, p. 204), il s'agit de deux circonvallations, une de forme trapézoïdale enfermant un espace d'environ 25 ha., située près du vallum de Jora-de-Sus, l'autre hexagonale, à 5 km. plus loin. Il faut reconnaître qu'ainsi précisés, ces travaux n'ont rien de romain.

Nous croyons aussi de notre devoir de signaler quelques inexactitudes, d'importance secondaire, remarquées dans la partie du huitième chapitre qui concerne l'extension de la politique romaine au Nord du Danube. À la page 131, il y a l'expression *praefecti pro praetorio* (sic!) au lieu de *legati Augusti pro praetore*. Drobeta (Turnu-Severin) n'est pas un *Municipium Flavium* (p. 132), mais *Aelium Hadrianum* (cf. V. Pârvan, dans *Analele Acad. Rom., mem. sect. ist.*, ser. II, tom. XXXVI, p. 40 sq.; Al. Bărcăcilă, dans le vol. *L'Archéologie en Roumanie*, Académ. roum., Bucarest 1938, p. 11; D. Tudor, *Oltenia romană*, București 1942, p. 69 sq.). *Cotiso*, le roi dace mentionné par Florus à l'époque d'Auguste, n'est pas la même personne que *Cotys*, le roi thrace qui a régné sur la Dobroudja comme vassal de Tibère (p. 133). L'expédition de Ti. Plautius Silvanus Aelianus au Nord du Danube n'a pas eu lieu sous Vespasien, comme

il est écrit à la page 133, mais au plus tard entre 60 et 67, c'est-à-dire sous le règne de Néron, comme l'admet l'auteur même, quelques pages plus loin (p. 137, note 5).

Il semble que M. D. Krândjalov ne connaît pas l'essai d'identification de Poiana avec *Piroboridava*, ni celui de Brețcu avec *Angustia* (cf. nos études dans la *Revue archéologique*, 1931, II, p. 257 sqq. et p. 260, note 1 et dans le volume de mélanges dédié à la mémoire de C. Giurescu, București 1944, p. 551 sqq.; cf. aussi C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum*, p. 146 sq.), mais il fait grand cas (p. 135 sqq.) de l'identité *Polonda* = Ghertina (Gherghina) près de Galatz, proposée par Kiepert et acceptée par C. Patsch (*ouvr. cité*, p. 151). Pourtant cette identité n'est prouvée par rien. Au contraire, les données de Ptolémée, la seule source qui fait mention de *Polonda*, indiquent cette localité à l'Ouest de la rivière d'*Hierasus* (Séret), sur le territoire attribué à la province de Dacie, tandis que le camp de Ghertina se trouve sur la berge gauche de cette rivière, dans une région appartenant à la Mésie Inférieure. Jusqu'à de nouvelles découvertes, le nom antique de ce camp reste inconnu.

Le vallum demi-circulaire de Galatz, aussi imposant que celui de Vadul lui Isac, dans la Bessarabie inférieure, — ce qui plaide pour son origine romaine, — ne présente pas de berme, comme l'affirme l'auteur (p. 137, note 1) d'après une information erronée de M. C. Schuchhardt. Toujours à une fausse remarque de l'illustre archéologue allemand, l'auteur doit l'information, notée à la p. 147, suivant laquelle le vallum de la Moldavie méridionale, entre Adjudet et Poltești, serait orienté vers le Sud. De fait, là où l'on peut distinguer le fossé de ce vallum, il se trouve du côté Nord (cf. Col. Zagoritz, *Valurile din Panonia, Dacia și Peninsula Balcanică*, p. 26; cf. aussi, dans les Manuscrits de l'Académie roumaine, le *Questionnaire archéologique* d'Al. Odobescu, ms. 229, feuille 319).

V. Pârvan a employé le terme de *Dacia scythică* une seule fois, dans un livre à caractère vulgarisateur (*Inceputurile vieții romane la gurile Dunării*, București 1923), afin de désigner les steppes de l'Est de la Dacie : le Bărăgan, la Dobroudja, la Moldavie Inférieure et le Bugeac, qui, malgré leur population géto-dace caractéristique, présentent une contiguïté et une analogie géographique avec la grande Scythie, dont elles ont souvent subi les influences. Il n'a jamais eu la prétention de considérer cette expression, résumant une synthèse anthropogéographique, comme un terme authentique provenant de l'antiquité. M. D. Krândjalov est donc injuste quand, rien que pour avoir embrassé sous le même nom les quatre provinces mentionnées, il impute au grand historien roumain d'avoir suivi des 'butts patriotiques' (p. 148). Également, l'expression *Dacia pontică*, proposée par un géographe, M. S. Mehedinți, n'aspire pas non plus à l'authenticité, mais elle ne définit pas moins les incontestables rapports anthropogéographiques de la Scythie Mineure avec la Dacie. D'ailleurs, cette expression fut adoptée aussi par un historien comme M. Const. C. Giurescu, dont l'objectivité et la sobriété scientifique font l'objet des éloges de M. D. Krândjalov dans une note de la p. 145. En ce qui nous concerne, nous avons déjà eu l'occasion d'exprimer notre attitude à cet égard, dans *Analele Dobrogei*, XIX, 1938, 2, p. 11, en affirmant que, malgré le sens justifié de ces termes, nous préférons, pour ce qui regarde l'antiquité, les noms géographiques transmis par les sources anciennes.

Les omissions et les erreurs d'information ou d'interprétation que nous venons de noter trahissent la formation de l'auteur dans une spécialité éloignée

de l'archéologie et de l'histoire ancienne. Il a fait, toutefois, de son mieux pour s'adapter aux exigences du sujet purement archéologique de son ouvrage. Mais le malentendu dont il fait preuve dans la question de nomenclature concernant la *Dacia scythica*, dénote un contact par trop vague avec les notions de géographie humaine, ainsi qu'une susceptibilité qui n'a rien à voir avec les problèmes scientifiques. Nous le regrettons d'autant plus que, dans le reste de son ouvrage, M. D. Krändjalov a manifesté une attitude d'objectivité que nous aurions désiré apercevoir sans aucune réserve.

R. Vulpe

LEMERLE, PAUL, *Histoire de Byzance*, Presses Universitaires de France, (Collection „Que sais-je ?"), Paris 1943, 128 p. in 8°.

Les circonstances ne m'ont permis de connaître qu'un an après son apparition la petite „Histoire de Byzance" que Mr. Paul Lemerle a publiée dans la collection „Que sais-je ?" aux „Presses Universitaires de France". J'ai lu avec le plus vif plaisir cette nouvelle synthèse de l'histoire byzantine. L'exposé est précis, mis à jour grâce aux dernières recherches. L'auteur réussit à nous donner, dans les limites étroites d'une collection adressée au grand public, une idée claire de ce que fut la vie politique et économique, religieuse et artistique de Byzance pendant les douze siècles de son histoire.

Mais il y a plus : chaque page vous donne l'impression que l'auteur cherche et réussit à se placer non pas à l'extérieur, mais à l'intérieur de l'histoire byzantine afin de mieux juger de l'évolution de l'Empire sous tous ses aspects. Le point de vue politique byzantin est mis de la sorte dans une lumière plus propre à permettre la compréhension des événements et des hommes. Rappelons par exemple, dès le début, l'histoire du schisme de 1054 et ses conséquences ou mieux encore l'erreur des croisades et surtout de la IV-e, à laquelle ont concouru à la fois la politique sans scrupules de Venise et les appétits féodaux des grands seigneurs de l'Occident qui s'en firent les alliés. On pourrait continuer à énumérer des exemples. Sans suivre de trop près les détails de son exposé que je ne saurais assez recommander aux lecteurs, nous allons en présenter les grands traits pour ne nous arrêter que là où le point de vue de l'auteur le rendrait nécessaire.

L'abandon de l'ancienne capitale de l'Empire et la création de la „nouvelle Rome" en 330 offre à l'auteur un point de départ pour ce qu'on est convenu d'appeler l'histoire de l'empire byzantin. Le caractère „byzantin", c'est-à-dire grec, n'apparaîtra, il est vrai, de manière absolue que trois siècles plus tard, aux débuts de la dynastie dont le chef fut Héraclius. Le point d'arrivée de cette longue évolution historique reste toujours 1453, bien que la chute de Constantinople ne représente plus qu'un épilogue plutôt symbolique. L'espace étroit de la collection n'a pas permis à l'auteur d'insister sur les arguments qui lui ont fait préférer ces deux dates. L'une et l'autre ont d'ailleurs suffisamment de relief politique pour l'histoire générale de l'humanité.

La crise du III-e siècle et les réformes de Dioclétien précèdent les pages qui présentent le règne de Constantin avec toutes ses réformes et toutes ses confusions, tant du point de vue politique que religieux. Point de vue précis et juste sur le soi-disant édit de Milan qu'on nommerait plus justement „ordonnance de Nicomédie". Quant à la conversion de Constantin, qui ne prend un aspect plus précis qu'à peine dans la seconde moitié de son règne comme l'attestent le culte solaire et le titre de pontifex maximus, l'auteur con-